

que lui, l'enfant, n'est pas non plus dans le monde pour lui seul. Une première lueur de devoir et de justice est éclosée en lui.

» Voilà quels sont les premiers éléments du développement moral éveillé par les relations de la mère avec son nourrisson. Eh bien, ce sont aussi ceux du développement religieux ; et c'est par sa foi en sa mère que l'enfant s'élève à la foi en Dieu...

» Bientôt viendra le moment où disparaîtront ces premiers motifs de croire et de faire, qui avaient été si puissants sur le cœur de l'enfant. Déjà sa propre force lui permet d'abandonner la main de sa mère, il sent croître de jour en jour son indépendance, et peu à peu surgit au fond de son âme cette secrète pensée : Je n'ai plus besoin de ma mère. Mais elle lit cette pensée dans ses yeux, elle serre plus fortement son bien-aimé contre son cœur, et elle lui dit avec un son de voix qu'il n'avait encore jamais entendu : Mon cher enfant, il y a un Dieu dont tu as besoin, quand tu n'as plus besoin de moi ; il y a un Dieu qui te prend dans ses bras, quand je ne puis plus te protéger ; il y a un Dieu qui te prépare le bonheur et la joie, quand je ne puis plus rien faire pour ta joie et pour ton bonheur. Alors s'agite dans l'âme de l'enfant quelque chose d'inexprimable, une sainte flamme qui le réchauffe, une disposition à croire qui l'élève au-dessus de lui-même ; il se réjouit au nom de son Dieu dès que sa mère lui en parle. Les sentiments d'amour, de gratitude et de confiance, éclos sur le sein maternel, s'étendent et s'élèvent jusqu'à Dieu, et l'embrassent comme un père, comme une mère. Sa faculté d'obéir s'étend aussi : l'enfant croit maintenant à l'œil de Dieu comme à l'œil de sa mère ; et il fait le bien en vue de Dieu, comme il le faisait en vue de sa mère.

» Ce premier essai de l'innocence et du cœur d'une mère pour soumettre le sentiment naissant de l'indépendance à la foi en Dieu, en rattachant celle-ci aux dispositions morales déjà développées, fournit à l'éducation les points de vue fondamentaux auxquels elle doit s'attacher, si elle veut parvenir sûrement à l'ennoblissement des hommes.

» Si les premiers germes d'amour, de gratitude, de foi et d'obéissance se sont formés par un concours de sentiments instinctifs entre la mère et l'enfant, le développement ultérieur de ces sentiments exige un grand art. Mais tout ton art, ô éducateur, restera stérile, si tu perds de vue un seul instant leur point de départ, car alors tu laisseras rompre le fil qui unit les sentiments actuels à leurs premiers germes. Ce danger est grand pour ton enfant, et il se présente de bonne heure. Il appelait sa mère, il l'aimait, il la remerciait, il se confiait en elle, il lui obéissait. Il appelait Dieu, il l'aimait, il le remerciait, il se confiait en lui, il lui obéissait. Mais à présent, les premiers motifs qui avaient fait éclore ces sentiments n'existent plus. Il n'a plus besoin de sa mère ; le monde qui maintenant l'entoure, lui crie, avec tout l'attrait sensuel de sa nouvelle apparition : « A présent, tu es à moi ! »

» L'enfant entend cette voix. L'instinct qu'il avait au berceau a disparu : l'instinct de ses forces croissantes a pris sa place. Les sentiments moraux qui étaient le produit de ses premières impressions, vont disparaître aussi, si dans ce moment on ne réussit pas à les relier aux aspirations suprêmes de notre nature, aux devoirs de la vie, à la volonté du Créateur. Mère, mère ! le monde commence maintenant à détacher ton enfant de ton cœur ; et si dans ce moment personne ne vient concilier les plus nobles sentiments de sa nature avec cette nouvelle apparition du monde sensuel, c'en est fait. Mère, mère ! ton enfant est arraché de ton cœur ; le monde nouveau devient sa mère ; le monde nouveau devient son Dieu. Le plaisir des sens est son Dieu ; l'orgueil dominateur est son Dieu.

» C'est ici que, pour la première fois, tu ne peux plus te fier à la nature, mais tu dois tout faire pour préserver ton enfant de son pouvoir aveugle, pour lui donner les règles, les principes et les forces que l'expérience des siècles nous a fait connaître. Le monde qui est maintenant devant ses yeux n'est plus la première création de Dieu ; c'est un monde gâté quant à l'innocence de ses plaisirs comme aux sentiments de sa noble nature ; c'est

un monde plein de guerre, de révolte, d'usurpation, de violence, d'égoïsme, de mensonge et de fraude.... »

Nous nous arrêtons ici, car il n'est pas possible de tout citer. On le voit, Pestalozzi se laisse facilement entraîner au delà du sujet qu'il avait choisi. Il avait pris la plume pour exposer les vues qui devaient être réalisées à l'institut de Berthoud ; mais pendant son travail, de nouvelles pensées sont venues l'assaillir, et emporté par son cœur, par son imagination, par la richesse de ses idées, il s'est lancé dans de nouvelles régions. Voilà pourquoi ce livre nous donne bien autre chose que ce que son titre promettait.

Morf a analysé cet ouvrage avec beaucoup de soin et de sagacité ; voici comment il en résume les principes pédagogiques :

I. L'intuition est le fondement de l'instruction.

II. Le langage doit être lié à l'intuition.

III. Le temps d'apprendre n'est pas le temps du jugement et de la critique.

IV. Dans chaque branche, l'enseignement doit commencer par les éléments les plus simples, et de là continuer graduellement en suivant le développement de l'enfant, c'est-à-dire par des séries psychologiquement enchainées.

V. On doit s'arrêter assez longtemps à chaque point de l'enseignement, pour que l'enfant en ait acquis la complète possession et la libre disposition.

VI. L'enseignement doit suivre la voie du développement et non point celle de l'exposition dogmatique.

VII. L'individualité de l'élève doit être sacrée pour l'éducateur.

VIII. Ce but principal de l'enseignement élémentaire n'est point de faire acquérir à l'enfant des connaissances et des talents, mais de développer et d'accroître les forces de son intelligence.

IX. Au *savoir* il faut lier le *pouvoir* ; aux connaissances, le savoir-faire.

X. Les relations entre le maître et l'élève, surtout en ce qui concerne la discipline, doivent être fondées et dominées par l'amour.

XI. L'instruction doit être subordonnée au but supérieur de l'éducation.

Nous n'entreprendrons pas maintenant l'examen de la méthode, car elle est encore en voie de formation ; l'expérience de Pestalozzi pendant les quelques années de l'institut de Berthoud, jointe aux travaux de ses collaborateurs, va la modifier sur quelques points, puis la développer et l'étendre. Pestalozzi d'ailleurs y travailla jusqu'à son dernier jour, et avec une grande force de pensée, comme on le voit dans son *Chant du cygne*, écrit à quatre-vingts ans. C'est donc seulement après avoir raconté toute sa vie que nous pourrions examiner la méthode éducative que nous devons à son génie et à la prodigieuse activité de sa pensée.

Mais ce que nous devons constater dès à présent, c'est que dans ce livre où Pestalozzi a voulu exposer sa doctrine éducative, et avant qu'elle eût pu subir aucune influence étrangère, il revient souvent à cette idée, déjà exprimée plusieurs fois dans ses écrits, que le développement intellectuel et moral de l'enfant est régi par les mêmes lois organiques qui président à son développement physique, comme à celui de la plante et de l'animal ; en d'autres termes, qu'il y a un organisme humain qui comprend un organisme matériel, un organisme intellectuel, et un organisme moral. Nous croyons que si Pestalozzi avait recherché et formulé les lois de l'organisme pour les appliquer à l'objet de ses travaux, il aurait pu donner à sa méthode plus de clarté et de précision ¹.

¹ Nous avons exposé les lois de l'organisme, et leur application à l'éducation physique, morale et intellectuelle, dans notre premier ou-

Nous devons maintenant faire connaître les livres élémentaires dont il a été question dans les chapitres précédents, et que Pestalozzi publia à l'époque de son institut de Berthoud.

Le premier avait déjà paru en 1801, avec l'appui pécuniaire du gouvernement helvétique. C'était le guide pour enseigner à épeler et à lire ; il était accompagné de lettres d'un grand format, destinées à être collées sur des cartons. L'emploi de ces lettres mobiles produisit les premiers succès scolaires bien constatés de Pestalozzi, à qui l'on doit ainsi ce moyen pratique encore en usage dans bien des familles.

Son *Livres des mères* fut imprimé en 1803 ; il resta bien loin, bien au dessous de l'idéal que Pestalozzi s'en était formé : il ne produisit pas le bien qu'il en attendait ; il ne fut pas adopté par les mères.

Cet insuccès tient, croyons-nous, à une erreur qui s'était emparée de la pensée de Pestalozzi, erreur que nous devons chercher à faire connaître maintenant, car elle a eu de longues et funestes conséquences ; elle a quelque temps employé les forces de Pestalozzi et de ses collaborateurs à un travail stérile, elle a propagé dans le monde une idée fautive de la méthode, elle a compromis l'utilité et le succès des divers livres élémentaires qui ont été successivement publiés sous le nom de Pestalozzi.

Hâtons-nous de le dire, ce n'est point d'une erreur de doctrine qu'il est ici question, mais seulement d'une fautive appréciation des difficultés que devaient éprouver les mères de son temps pour appliquer elles-mêmes sa méthode à l'instruction de leurs enfants.

C'était assurément une belle et noble idée que d'appeler les mères à commencer elles-mêmes la réforme de l'éducation en instruisant leurs enfants d'après une

vraie : *La philosophie et la pratique de l'éducation*, 1 vol. in-8, chez Durand et chez Meyrueis, Paris 1860.

marche qui ne devait être que la continuation de la voie naturelle ouverte à leur tendresse par les premières inspirations de l'instinct maternel. Mais pour y réussir elles auraient eu besoin d'oublier les procédés de leur propre instruction, de rompre avec ceux qu'elles voyaient en usage autour d'elles, de s'inspirer uniquement de la nouvelle méthode ; il aurait fallu qu'elles eussent été élevées elles-mêmes par Pestalozzi, ou plutôt selon l'esprit de sa doctrine.

L'auteur des livres élémentaires crut pouvoir tourner cette difficulté à force de simplifier les éléments de l'instruction et d'en multiplier les degrés pour en faire une série minutieusement graduée ; il voulut tracer la marche à suivre dans ses moindres détails, et donner aux mères, mot pour mot, tout ce qu'elles auraient à dire à leurs enfants. Ainsi compris, ce travail était trop long et trop monotone pour fixer un esprit comme celui de Pestalozzi, toujours emporté par des pensées nouvelles. La rédaction en fut, en grande partie, abandonnée à des collaborateurs.

D'après le premier plan de l'auteur, le *Livre des mères* devait initier l'enfant, non seulement à la connaissance précise des objets de la nature et de l'art qui tombent sous ses sens, mais encore à l'intelligence des rapports des nombres et des rapports des formes.

L'étude du monde sensible à la portée de l'enfant comprenait une multitude d'objets infiniment variés ; il y fallait de l'ordre et un point de départ qui pût être partout le même, c'est-à-dire un premier objet d'observation qui se trouvât invariablement sous les yeux de toute mère qui voudrait commencer ces exercices. Pestalozzi choisit le corps même de l'enfant. Il se rappelait d'ailleurs avoir dit¹ : *Tout ce que je suis, tout ce que je veux, tout ce que je puis, sort de moi-même.* Après l'enfant devaient venir les animaux, puis les

¹ Dans *Wie Gertrud ihre Kinder lehrt.*

plantes, puis le monde inorganique; après les œuvres de Dieu, les œuvres de l'homme.

Ce fut Krusi qui écrivit le *Livre des mères*, d'après les directions de Pestalozzi; mais l'étude des parties extérieures du corps humain, comprenant leur nomenclature, leur nombre, leur position relative, leurs rapports, leurs fonctions, etc., suffit à faire un volume, et l'ouvrage en resta là.

Pestalozzi avait écrit la préface; il y annonçait dix exercices, dont sept seulement ont été exécutés. Le septième a été rédigé par Pestalozzi lui-même; il consiste en une série de remarques et d'instructions sur les fonctions des organes de l'enfant; on y trouve de fort jolies pages.

Nous citerons comme exemple ce que dit Pestalozzi à l'article *Voir par les yeux* :

« Dès les premiers jours de sa vie, sa mère le porte près de la fenêtre ouverte : il voit le ciel et la terre, il voit le jardin qui est devant la maison, il voit des arbres, des maisons, des hommes et des animaux; il voit des objets rapprochés de lui, il en voit d'autres dans le lointain; il en voit de grands et de petits; il en voit qui sont isolés et d'autres qui sont réunis, et il voit du blanc, du bleu, du rouge et du noir. Mais il ne sait ce que c'est que la proximité ou l'éloignement; il ne connaît ni les grandeurs, ni les nombres, ni les couleurs.

» Au bout de quelques semaines, sa mère le porte sur ses bras devant la maison, et il se trouve plus près de l'arbre qu'il avait vu de la fenêtre; les chiens, les chats, les vaches et les moutons passent près de lui. Il voit la poule piquer les grains que sa mère lui jette, il voit l'eau couler de la fontaine; sa mère lui cueille des fleurs de toutes couleurs, les lui met dans la main, les lui donne à sentir.

» Quelques mois se passent, sa mère le promène davantage; il voit de près la maison, l'arbre, le clocher du temple, qu'il n'avait pu apercevoir que de loin. A

peine peut-il marcher, qu'excité par le double besoin de jouir et de connaître, il franchit à quatre pattes le seuil paternel, pour respirer le grand air et sentir la bienfaisante chaleur du soleil dans un petit coin abrité derrière la maison. Il cherche à saisir tout ce qu'il aperçoit, il remue de petites pierres, il arrache de sa tige la fleur éclatante et parfumée; il la porte à sa bouche, il y porte des pierres; il voudrait arrêter le ver qui rampe près de lui, le papillon qui vole et la brebis qui pâit. La nature se développe à ses yeux, il en veut jouir; chaque jour, il acquiert des notions nouvelles; chaque jour mieux que la veille, il apprécie les grandeurs, les distances, les quantités, les difficultés de toutes choses....

» Mères, qu'avez-vous à faire maintenant? Rien qu'à suivre le sentier que vous tracent la nature et la Providence. Vous voyez quels objets Dieu présente aux regards de votre enfant dès qu'il ouvre les yeux; vous voyez les effets de ses perceptions involontaires, inévitables, pour ainsi dire; vous voyez quels objets l'égayent et le font sourire. Que toute votre conduite soit réglée sur les impressions dont vous êtes témoins; approchez l'enfant de l'objet qui le frappe et l'attire davantage; faites-lui revoir celui qu'il voit le plus volontiers; cherchez parmi tout ce qui est à votre portée, dans le jardin, dans la maison, dans les prés et dans les champs, les objets qui, par leur couleur, leur forme, leur mouvement, leur éclat, ont le plus de rapport avec cet objet favori; entourez-en son berceau, posez-les sur la table où vous le faites manger. Laissez-lui tout le loisir d'examiner à son aise les propriétés des objets, d'observer comment ces objets se flétrissent et disparaissent, et comme vous savez les reproduire en remplissant de fleurs nouvelles le vase où d'autres fleurs s'étaient flétries, en rappelant le chien qui s'en va, en relevant le joujou tombé. Ce sera faire quelque chose pour son cœur et son jugement; mais une chose essentielle, la seule essentielle, pensez-y bien, jeunes mères, c'est que votre enfant vous préfère à tout; que ses plus doux sourires, ses empressements les plus vifs soient pour vous seule, et que de votre côté vous ne préféreriez rien à lui. »

Déjà dans la préface Pestalozzi s'adresse au cœur des mères; il les exhorte et les encourage; il leur dit bien qu'elles doivent, non pas suivre ces exercices d'un bout à l'autre sans changer d'objet, mais profiter de chaque occasion pour fixer l'attention de leur enfant sur les objets quelconques qui l'attirent, et qu'enfin le guide qu'il leur donne n'est qu'un exemple de la manière dont on doit s'y prendre pour accoutumer l'enfant à bien voir, et à bien dire ce qu'il a vu. Puis il ajoute :

« Je le sais, je m'y attends : cette chétive enveloppe que présentent les formes de ma méthode en paraîtra la substance même à un grand nombre d'hommes qui essaieront d'introduire ces formes dans le cercle étroit de leurs propres idées, et jugeront du mérite de la méthode d'après les effets qu'elle aura produits dans cette étrange association. Je ne puis empêcher que les formes de ma méthode n'aient le sort de toutes les autres formes, qui périssent entre les mains d'hommes incapables d'en chercher et d'en saisir l'esprit. »

Malgré tous ces avertissements, ce que Pestalozzi prévoyait est arrivé. Le *Livre des mères* ne réussit point; quelques-uns de ses critiques ne comprirent même pas quelle avait été l'intention de l'auteur, et n'y virent qu'un essai ridicule. Dussault, célèbre et spirituel feuilletoniste du *Journal des Débats* (alors *Journal de l'Empire*), en rendit compte d'une manière plaisante en disant :

« Pestalozzi se donne beaucoup de peine pour apprendre aux enfants qu'ils ont le nez au milieu du visage. »

Et la phrase y est en effet, dans le texte rédigé par Krusi, au chapitre des positions relatives des parties du corps. Ceux qui connaissaient déjà quelque peu Pestalozzi et sa doctrine accueillirent le *Livre des*

mères avec intérêt, malgré ses défauts. Une traduction française en a été publiée à Genève chez J.-J. Paschoud en 1821; le traducteur n'y a pas mis son nom.

Après le *Livre des mères* vinrent les ouvrages destinés aux exercices intuitifs sur le *nombre* et sur la *forme*, c'est-à-dire au premier enseignement du calcul et de la géométrie; c'étaient Krusi et Buss qui en avaient commencé la rédaction; plus tard, Schmid la compléta.

Ces livres avaient les mêmes défauts que le premier : excès de détails, prolixité incroyable, monotonie de la forme; ils n'eurent ni plus de succès ni plus d'utilité que le *Livre des mères*, bien qu'on y puisse trouver la vraie marche à suivre, minutieusement tracée.

Nous avons dit que ces livres élémentaires avaient fait juger bien mal la méthode de Pestalozzi; c'est qu'on ne comprit point assez que cette série d'énoncés devait sortir de l'observation, de l'expérience, de l'initiative des enfants eux-mêmes, et que selon l'ancien usage des livres d'école, on n'y vit qu'une leçon à apprendre et à répéter machinalement. Ainsi ces ouvrages paraissaient donner raison à l'appréciation du directeur Gleyre, qui jadis avait dit à Pestalozzi : « Je comprends; vous voulez mécaniser l'instruction. »

Ce n'est pas une des moindres singularités de l'œuvre de Pestalozzi, qu'on ait pu, avec quelque apparence de raison, accuser sa méthode d'un défaut, qui était précisément celui qu'elle venait corriger.

La méthode de Pestalozzi est esprit et vie; pour l'appliquer, il faut être inspiré de cet esprit et de cette vie; elle ne peut se transmettre par la forme stéréotypée de ses procédés. Cependant, depuis Pestalozzi, quelques-uns de ses principes secondaires se sont répandus, se sont vulgarisés, et ont produit presque en tous pays quelque perfectionnement des pratiques éducatives. Ces progrès sont bien faibles et bien incom-

plets, ils sont peu de chose encore en comparaison de ceux qu'on est en droit d'attendre. Mais la méthode de Pestalozzi ne produira tous ses fruits que lorsque sa philosophie, en se popularisant, aura pénétré d'une manière générale dans l'esprit des hommes d'école.

Il nous reste à parler d'un ouvrage que Pestalozzi composa à la même époque, c'est-à-dire entre 1802 et 1805, qu'il n'acheva point pour l'impression, et qu'il laissa inédit. M. Morf, de Winterthour, en possède le manuscrit en entier de la main de Pestalozzi en sorte que son authenticité est incontestable; il a pour titre: *Le maître d'école naturel*. Il a été imprimé pour la première fois en 1872 dans la collection Seyffarth. Nous devons dire quelques mots de son histoire.

Le *Livre des mères*, tel qu'il a été publié en 1803, n'était qu'un premier fragment, et un fragment mal réussi d'un ouvrage plus important projeté par l'auteur. Pestalozzi, après avoir exercé l'enfant à parler sur les impressions fournies par ses sens, c'est-à-dire sur ses intuitions physiques, voulait aussi l'exercer à parler sur ses intuitions morales. Dans ce but, il prit pour texte la langue elle-même, c'est-à-dire dans la langue les mots qui expriment des sentiments moraux qu'il importe de faire connaître à l'enfant, de manière à produire une impression salutaire sur son cœur. C'est à ce nouveau livre, qui paraît avoir été entrepris en même temps que le premier, que Pestalozzi donna pour titre: *Le maître d'école naturel*, ouvrage qui, par son plan et par sa forme, était entièrement différent du *Livre des mères*.

Soit que l'auteur fût mécontent de son travail, soit que le temps lui manquât pour le corriger et le compléter, il y renonça, et il donna son manuscrit à Krusi, en l'autorisant à en faire tel usage qui lui semblerait utile.

En abandonnant son *Maître d'école naturel*, Pesta-

lozzi était loin de renoncer à écrire un ouvrage sur l'enseignement élémentaire de la langue; il y travailla au contraire avec persévérance jusqu'à son dernier jour, et laissa sur ce sujet des manuscrits volumineux. Ces papiers, avec beaucoup d'autres, furent malheureusement perdus quelques années après la mort de Pestalozzi. Schmid, qui habitait alors Paris, voulut les avoir: Gottlieb en fit une caisse qu'il lui expédia, mais qui n'arriva pas à sa destination; on put suivre sa trace jusqu'à Mulhouse; de là, malgré toutes les démarches, il fut impossible de savoir ce qu'elle était devenue.

En 1829, Krusi, alors directeur de l'école cantonale d'Appenzell extérieur à Trogen, chercha à faire profiter le public du dépôt qui lui avait été confié. Il étudia son manuscrit; il y fit un choix de passages, il les mit en ordre, et les publia en une brochure de cent vingt pages intitulées: *Instructions paternelles sur le sens moral des mots; legs de père Pestalozzi à ses élèves*. (Trogen 1829.)

Dans la préface, Krusi raconte l'histoire du manuscrit et rappelle le passage suivant des lettres de Pestalozzi à Gessner: (pag. 212.)

« Je désire terminer tous mes exercices de lecture par un legs à mes élèves, dans lequel après ma mort ils trouveront, rattachées aux principaux verbes de la langue, les instructions morales qui résultent de ma propre expérience, et présentées de manière à ce qu'elles les frappent comme elles m'ont frappé. »

Les instructions paternelles sont en effet rattachées au sens d'une série de mots, dont la plupart sont des verbes.

Le corps de l'ouvrage est précédé d'une série de pensées détachées, de notes jetées sans ordre comme des pierres d'attente pour un édifice qui n'a jamais été con-

struit. C'est au milieu de ces notes qu'on rencontre le titre de l'ouvrage : *Le maître d'école naturel, ou instruction pratique sur les principes les plus simples de l'enseignement des enfants, pour toutes les connaissances préliminaires qu'il est nécessaire de leur présenter jusqu'à l'âge de six ans*. Puis la dédicace que voici :

« Au plus bas peuple de l'Helvétie !

» J'ai vu ton abaissement, ton profond abaissement, et j'ai eu pitié de toi. Cher peuple, je veux t'aider. Je n'ai point de talent, point de science, et dans ce monde je ne suis rien ; mais je te connais, et je me donne à toi ; je te donne tout ce que j'ai pu édifier pour toi par le pénible labeur de ma vie.

» Lis-moi sans prévention, et si quelqu'un te donne quelque chose de meilleur pour toi, jette-moi de côté, et fais-moi rentrer dans le néant dans lequel j'ai passé ma vie. Mais si personne ne te dit ce que je dis, si personne ne te le dit de manière à t'être aussi utile, alors donne une larme à ma mémoire et à la vie que j'ai perdue pour toi. »

Parmi les notes préliminaires, on trouve des aperçus lumineux sur l'importance morale d'un bon enseignement de la langue, et l'on pense à l'œuvre qu'exécuta le père Girard vingt ans après ; puis des plans pour l'étude du langage, et des critiques de l'ancienne pratique alors en usage. Après avoir signalé le mal que faisaient tant de maîtres d'école par leur mauvaise méthode, l'auteur s'écrie : *Jésus-Christ, l'unique Maître*. Voilà donc où Pestalozzi cherchait son modèle !

Nous avons dit que le corps de l'ouvrage est une suite d'instructions qui se rattachent aux sens des mots. Ces mots sont rangés par ordre alphabétique ; chaque mot principal est accompagné de ses dérivés, et chaque mot est pris successivement dans ses diverses acceptions. Il résulte de cette forme l'impossibilité de

traduire ce livre en français, puisqu'on ne trouve pas dans les deux langues les mêmes familles de mots, ni les mêmes acceptions pour chaque mot. Nous essayerons cependant d'en donner quelque idée à nos lecteurs en traduisant le premier paragraphe :

« I. Achten, achtend, geachtet, erachten, beobachten, hochachten, verachten, sich selbstachten ; die Achtung, die Selbstachtung.

» Enfants, le premier mot que je veux vous expliquer est Selbstachtung (l'attention sur soi-même, le respect de soi).

» C'est ce qui vous fait rougir quand vous êtes en faute ; c'est ce qui vous fait honorer la vertu, prier Dieu, croire à la vie éternelle et vaincre le péché. C'est ce qui fait que vous honorez l'âge et la sagesse, que vous ne détournerez jamais vos regards de la pauvreté et vos cœurs de la misère, que vous repoussez l'erreur et le mensonge, et que vous aimez la vérité. Enfants, c'est ce qui fait du poltron un héros, du paresseux un homme actif ; c'est ce qui fait honorer un inconnu, relever celui qui était abaissé et sauver celui qui était abandonné. »

Le manuscrit qui demeure entre les mains de M. Morf ne comprend pas tout ce que Pestalozzi avait remis à Krusi ; il était accompagné de beaucoup de feuilles détachées, dont Krusi avait profité pour sa publication, et qui depuis lors ont été égarées. Mais tout ce qui se trouve soit dans le *Maître d'école naturel*, soit dans les *Instructions paternelles*, a été réuni par Seyffarth au seizième volume de sa collection des œuvres de Pestalozzi. La lecture en serait fort utile à ceux qui voudraient travailler à un manuel d'exercices éducatifs de langage pour la première enfance.